

LAFON (JEAN)

(Angers 1842-1846)

Le 24 juillet de l'année dernière s'éteignait, après une longue et douloureuse maladie, notre Camarade Jean Lafon. En lui, la Société des Anciens Élèves des Écoles nationales d'Arts et Métiers perdait un de ses membres les plus anciens et les plus dignes; beaucoup d'entre nous pleuraient un ami sûr, serviable et sincèrement dévoué.

Jean Lafon était né à Aurillac (Cantal), le 22 juillet 1826. Ses parents, braves négociants, le destinaient au commerce, tout en développant chez lui ses goûts innés pour le travail manuel. Un architecte, chez lequel il fut placé à l'âge de quatorze ans pour se perfectionner dans le dessin linéaire, frappé des dispositions remarquables du jeune homme pour l'étude des sciences appliquées, conseilla à son père de le faire concourir pour l'École d'Angers. C'était changer la direction des premiers travaux de son fils et se priver d'un successeur intelligent; mais M. Lafon père n'hésita pas à suivre cet avis, car il considérait l'École d'Angers comme la première institution du monde, et il fut réellement très fier, quand, en 1842, notre regretté Camarade fut admis à y entrer.

Préparé un peu tardivement, Jean Lafon fut cependant reçu dans un bon rang et il fut placé dans

l'atelier de fonderie. Pendant le cours de sa troisième année, un creuset en bronze lui tomba sur le pied et le blessa dangereusement. Il passa plusieurs mois à l'infirmerie et dut aller terminer sa convalescence à Aurillac. Cette circonstance le força à faire une quatrième année, de sorte qu'il ne quitta l'École qu'en 1846.

Jean Lafon fut un écolier modèle; il sortit d'Angers un des premiers de sa division avec le titre d'élève-chef et avec le prix d'atelier de fonderie. Les annotations que M. Dauban, directeur de l'École, mit sur les certificats de fin d'études du jeune homme, sont des plus élogieuses; elles témoignent de l'estime toute particulière qu'il avait pour cet élève. Cette estime était d'ailleurs partagée par tous les professeurs et aussi par tous les condisciples de Lafon.

Ce n'est pas ici le lieu de faire l'éloge de notre camarade Guettier, un de nos doyens vénérés, mais je ne puis m'empêcher de faire ressortir l'heureuse influence que son enseignement pratique (il était alors chef de l'atelier de fonderie à l'École d'Angers) eut sur Jean Lafon, surtout dans ses débuts dans l'industrie. Sous un tel maître, l'élève bien préparé, studieux, adroit et intelligent, fit une étude complète et approfondie de toutes les opérations relatives au moulage et à la fonte des pièces mécaniques et artistiques; et, je puis dire, sans rien exagérer, qu'en sortant de l'École, notre Camarade était déjà un praticien exercé, un bon ouvrier fondeur dans toute l'acception du mot.

Aussi, fut-il, dès la fin de 1846, très recherché par les directeurs des différentes usines. Aucun de ceux-ci ne put cependant réussir à se l'attacher définitivement, pour la raison qu'à cette époque, il n'existait qu'un établissement où tous les élèves désiraient entrer pour se perfectionner; je veux parler de la maison Cail, qui fut longtemps l'école d'application des dessinateurs, des contremaitres et des ingénieurs mécaniciens français. Tant que Lafon ne fut pas chez Cail, il ne fit que passer dans les ateliers où il était demandé.

Dans cette première partie de sa carrière, je mentionnerai rapidement quelques-uns des postes qu'il a occupés : il fut d'abord chef de fonderie aux ateliers de Tours, appartenant à la Compagnie du chemin de fer d'Orléans à Bordeaux; puis, contre-maitre aux usines de Marquise; chef d'atelier chez la V^{ve} L. Thiébault; chef d'atelier au Grand Central à Aubin, où il travailla sous les ordres de Cadiat, le célèbre promoteur, en France, de la construction des ponts métalliques; et, enfin, attaché au bureau du matériel au chemin de fer de Paris à Lyon, sous la direction de l'ingénieur Delpech, encore un des nôtres et des meilleurs. Ce fut dans cette dernière place, en 1852, que vint le chercher Hoüel, pour le charger de la direction de la fonderie de la maison Cail.

Le rêve de notre Camarade était enfin réalisé; aussi ne chercha-t-il plus rien ailleurs et refusa-t-il souvent des propositions brillantes qui lui furent

faites en vue de la direction d'autres grandes fonderies.

Peu d'entre nous peuvent se flatter d'avoir débuté sous d'aussi heureux auspices : étudier avec Guettier, travailler avec Cadiat, Delpech et Houël, tous quatre anciens Élèves, tous quatre ingénieurs du plus haut mérite, c'est là une chance véritablement unique. Aussi Lafon devint lui-même de première force et il dressa une foule d'ouvriers habiles et de contremaitres de valeur. Tous les appareils en usage alors dans les fonderies, toutes les méthodes usitées reçurent de lui des perfectionnements importants. Il améliora la partie réfractaire de l'intérieur des cubilots, le moulage en coquille, la trempe et les soudages des pièces de fonte. Grâce à lui, le moulage au trousseau, en terre, dont les Anglais avaient le monopole presque exclusif, s'implanta rapidement dans les fonderies françaises.

Il publia dans nos bulletins technologiques des notices fort intéressantes sur les bronzes, sur la soudure de la fonte, sur le mélange des fontes à employer pour les cylindres à vapeur et sur les procédés de moulage et de coulage de Robert Jobson.

J'ai eu la curiosité de rechercher ces notices (parues de 1854 à 1859) et de les parcourir. Les descriptions sont courtes, les explications sont précises et elles sont accompagnées de résultats d'expériences personnelles, qui en doublent l'intérêt. Je ne crois pas que les mêmes sujets aient été

mieux traités par d'autres auteurs et j'engage les spécialistes à les consulter. Ce que Jean Lafon écrivait il y a trente-cinq ans, est encore vrai aujourd'hui.

A cette époque de sa vie, il s'occupa activement du placement de nos jeunes camarades. La situation de relief qu'il occupait avec une autorité universellement reconnue, le mettait en relations suivies avec un grand nombre de fonderies de France et de l'étranger et on s'adressait volontiers à lui, lorsqu'on avait besoin de dessinateurs spéciaux, de contre-maitres de fonderie ou de chefs-ouvriers. Pendant plusieurs années, sa maison fut une véritable succursale de l'agence de la Société et je suis certain qu'il se trouve encore plusieurs des nôtres qui lui doivent leur situation. J'insiste sur ce point, pour payer une dette de reconnaissance commune à beaucoup de sociétaires, et pour donner Lafon en exemple à tous les camarades pouvant utiliser leur influence et leurs relations au placement des anciens élèves.

Si d'ailleurs je me plais à parler longuement des brillants débuts de Jean Lafon, c'est que la fin de sa carrière a été moins heureuse, sinon moins bien remplie que le commencement. Il avait donné aux grands établissements ses plus belles années, la fleur de son initiative et de son intelligence, il était en droit d'espérer qu'arrivé à l'âge mûr, en travaillant pour son propre compte, il réaliserait de légitimes bénéfices. Il se trompa.

Après dix années de séjour à la maison Cail, et malgré l'insistance que ses chefs mirent à le dissuader de la quitter, Lafon donna sa démission en 1862 et il acheta une fonderie à Paris. Toutes ses économies passèrent, et au delà, dans cette acquisition et, comme les résultats annoncés par le vendeur ne se réalisèrent pas, notre ami fut rapidement en butte à toutes les tracasseries d'une affaire industrielle et commerciale très difficile à gérer, d'un budget très difficile à maintenir en équilibre. De là, une lutte continuelle et une fatigue cérébrale intense qui minèrent rapidement sa robuste constitution.

Je donnais tout à l'heure Lafon comme un exemple à suivre, pour son excellente camaraderie, je ferai peut-être bien maintenant de faire remarquer que les ingénieurs et les chefs d'ateliers des grandes usines, même quand ils sont de première force, même quand leur travail contribue à enrichir leurs patrons, sont souvent moins aptes à administrer une maison particulière, que les personnes qui débutent jeunes dans les affaires commerciales pour leur propre compte.

Lafon combattit pendant de longues années pour améliorer sa situation, rien ne put la rendre prospère; toutes les combinaisons, tous les efforts qu'il fit, échouèrent en présence d'une affaire qui n'avait pas, en elle-même, les éléments indispensables à son succès.

Vaincu par une sorte de fatalité qui s'attache

presque toujours aux maisons obérées dès leur naissance, notre Camarade fut enfin forcé d'abandonner son établissement, de liquider ses comptes et de chercher ailleurs les ressources dont il avait besoin pour vivre.

Il entra alors aux forges de Fourchambault en qualité de chef de fabrication; puis, deux ans après, il obtint la représentation, à Paris, de la maison André, de Cousance (Meuse), qu'il conserva jusqu'à sa mort.

Comme presque tous les Anciens Élèves, Lafon avait la fibre patriotique très développée; aussi sa conduite pendant la guerre fut-elle des plus méritoires. Il mit son usine, son activité et toutes les ressources qui lui restaient à la disposition du gouvernement de la Défense nationale, qui lui confia la fabrication d'un fort lot d'obus dont il se tira à la satisfaction du service de l'artillerie.

Jean Lafon entra dans notre Société dès 1853; il fut donc sociétaire pendant près de quarante années. Il remplit les fonctions de membre du Comité pendant les années 1858, 1859, 1860 et 1861.

Tous ceux qui se sont trouvés en relations avec notre ami ont conservé de lui un souvenir durable et rendent hommage à ses qualités d'homme de cœur et de devoir. Lafon était toujours disposé à être utile et il a rendu des services signalés à un très grand nombre de personnes, et tout spécialement aux Anciens Élèves.

Son frère Hippolyte, ancien Élève d'Aix, qui m'a

remis quelques renseignements biographiques sur son aîné, m'a bien recommandé de donner ici un témoignage de sa propre gratitude : « C'est lui, me dit-il, qui guida mes premières études, qui fut cause que je fais partie de la grande famille des Arts et Métiers, qui me facilita les positions que j'ai successivement occupées, qui me conseilla en tout et pour tout. Ce fut pour moi un second père, un ami de toute la vie, un protecteur éclairé et bienveillant. »

Jean Lafon laisse une veuve qui l'aimait tendrement et qui a beaucoup adouci l'amertume de ses dernières années, une jeune fille et trois garçons dont l'un est actuellement élève à l'École de physique et de chimie de la ville de Paris; tous sont inconsolables et pleurent le meilleur des époux et des pères. En m'associant à cette douleur, je n'ai pas l'intention de la calmer, je désire seulement que ces lignes sympathiques, consacrées à mon vieil ami Lafon, montrent aux siens que ses camarades d'école l'aimaient bien et qu'ils conserveront de sa mémoire un souvenir ineffaçable.

Hippolyte FONTAINE.
